Document généré le 25 avr. 2024 05:30

**Moebius**
**Écritures / Littérature**

mœbius

# Nouveau-Québec

Marc Vaillancourt

Numéro 42, automne 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16178ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vaillancourt, M. (1989). Nouveau-Québec. *Moebius*, (42), 49–54.

Droits d'auteur © Éditions Triptyque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

## Nouveau-Québec

Marc Vaillancourt

À Monsieur Marc Pelletier, qui les aime bien,
— que cela ne le juge pas trop sévèrement —
je dédie ces bergeries boréales.

Nouveau Québec
comme s'il s'agissait de nommer

je prends pied
comme on perd pied dans les rêves
je perds pied sur une terre boréale

l'avion trapu et gourd sautille et picore
sur la piste
on danse sur le quai sur des barils vides
puis
    terre-plein fait d'un tout venant d'ordures
enserrées dans un coffre de grumes équarries
des dosses brûlent en plein vent
jetées sur un feu d'essence à haut indice d'octane
DANGER

le champ d'aviation
c'est un lac judicieusement orienté dans le sens
des vents dominants

terre sub-artique
qui entend ignorer la mythologie
et les humanités

caribou
où l'on vient tuer
une décade
le temps le passé
l'avenir est un palais de plans et devis
de levés et lavis
l'avenir est un château de cartes
et un cahier de charges
terre de l'ourse

je marche en pleine inquiétude physique
je marche dans un pays de tourbières
mouvantes
qui giclent
dans un pays encore un peu qui n'a de comptes à rendre à personne
j'avance dans une nouveauté
qui n'a pas à perdre son latin
il n'y a commerce
qu'avec la légende chiche des conifères
et des lichens

la grosse carabine anglaise Lee Enfield
de 7,62 mm me pèse sur l'épaule
ça me donne un genre
le magasin est vide
mais il y a une cartouche engagée dans l'auget
Dieu que j'aime les armes!
par bonheur le cran est mis

de grosses pierres isolées
blocs erratiques
comme les erres d'un glacier
que je suis à la trace

je suis vêtu tout de velours côtelé brun
comme un paysan de la comtesse de Ségur

des plantes maigres
une floraison étonnante
floralie polaire rose et bleu et roux

je broie des gousses dans mes mains
la morsure des moustiques cloque

le chien du guide a clabaudé
on l'a fait taire d'une claque

pays le dos mouillé
dans sa chemise indienne de finette grise
pays qui sent le chien mouillé

pays laissé pour compte
les localités disséminées méritent d'emblée
leurs noms à coucher dehors
dans des draps douteux
leurs noms souillons

j'enjambe une charogne
mettons qu'elle tient le rôle du traître
sur cette scène où l'intrigue piétine
poisseuse
depuis 10 000 ans au moins
une bête morte d'avoir brûlé les planches

on ne s'évade pas d'un pays
qui ne passe pas la rampe

les cintres du ciel brillent
de la lumière mitigée des limbes

mes brodequins épais s'enfoncent ou glissent
avec un bruit grotesque
pays qui pisse
une eau chargée des sels dissous de métaux rares

pays marmité d'un tir de barrage
d'aérolithes
lacs ronds
coupes de ciel
images
grands soldes de nuages aux braderies du vent
pourtant si étranger des onanismes de la poésie
pays qui de penser
donne une honte vague

un DHC-3 Otter dépose un ingénieur
et son cirque
et la troupe des bons bouleux
et le chapiteau qu'on monte
les pilots frettés qu'on enfonce à la sonnette
jusqu'au flysch d'argile détritique
jusqu'au gel
qu'on assoit dans le tjäle
le coeur de la terre
n'est point de feu
il est de glace

le prospecteur
un compteur de Geiger-Müller qu'il porte en bandoulière
courroie de cuir épais
le bourdonnement du thorium dans l'ambulophone
fait pièce dans l'air à celui des moustiques
le polonium
montre le bout de ses oreilles
comme un lapin qu'on sort d'un chapeau claque
et crépite dans un bruit de friture
mais personne ici d'assez jobard pour marcher dans cette magie

le soleil suce un morne gris
comme de la moelle

les ombres s'escamotent
rentrent dans leur niche
troupe savante dressée par le fouet de l'habitude
et du grégarisme
le géologue qui s'est pris d'amitié pour moi
— ces choses-là sont incompréhensibles —
prudemment s'avance à pas savants
une pierre en chaque main, creuse l'autre pleine
et me présente
cette géode d'abord déliée depuis l'origine
de la cadence humaine
qu'il fend d'un sourd battement
pendulaire
de son marteau d'acier trempé
et qui s'ouvre
effraction de ténèbres millénaires
fruit de science en son ordovicienne antiquité
dont il sème et parsème les sillons de mes paumes

d'une grenaille rose et grisée
de soleil
et voici qu'il instruit dans l'azur
un pur cristal de quartz
où l'entêtement de la matière
géométrise à mes yeux
et foin enfin de l'appareil usuel des corollaires et des scholies
la vibratile intransigeance de la lumière

le soir se couche
sur des perspectives d'orveille fuchsia

vie de bâton de chaise
Jupiter
fait l'hercule de foire
et soulève d'un coup le premier méridien
céleste
sa lumière verte bonimente
un crédule parterre de lucioles

menue monnaie d'étoiles

on me crie de ne pas m'éloigner

la solitude brille
comme un lointain Saturne

le géologue
qui m'a rejoint avec sa lampe-tempête
me montre un morceau de pierre
présumément tombé du ciel
on dirait un morceau de marcassite

la Grande-Ourse jette le pavé de ses météorites
dans la mare aux rainettes
un holosidère, peut-être
près de bêta de la Lyre
s'essaie à des sidéromancies

j'observe à la jumelle les satellites galiléens

on éteint la lampe
du phosphore flâne dans l'air

je garde la Terre
la nuit lisse ses cheveux
étoiles de 6$^{e}$ grandeur
mes doigts en dents de peigne

préséances arabiques et grégeoises
les astres déclinent
leur éclat

l'inévitable aurore boréale

le syndicat d'initiatives céleste
a ses idées à lui sur la structure de la matière

l'orphéon de la nuit joue
la Valse des Protons

Sirius du Grand Chien fait tapisserie

les Cygnides triomphent aux Jeux Floraux

un doux parfum de porc fumé

et moi
moi

et moi, je chante une chanson de
Philippe Nazaire François Fabre,
dit Fabre d'Églantine,
poète mièvre et montagnard féroce
mon idéal, en somme.